

vers lui, la vieille dame qui avait parlé tout bas à la marquise. C'était la marquise de Neuville.

—Par ici, messieurs, dit-elle, venez, je vais vous présenter.

—Madame la marquise, dit madame de Neuville, permettez-moi de vous présenter M. le comte Ludovic de Montgarin et son cousin, M. le comte de Rogas, un noble Portugais, qui aime la France et surtout Paris comme un vrai Parisien !

—Messieurs, soyez les bienvenus, dit la marquise de son ton le plus gracieux ; je remercie madame la marquise de Neuville à qui nous devons votre présence à notre soirée.

—Madame la marquise, l'honneur est pour mon cousin et moi, répondit José, en s'inclinant avec une aisance parfaite.

Madame de Neuville reprit la parole :

—Vous pouvez remercier madame la marquise, dit-elle, car être invité à cette fête est une grande, une très-grande faveur.

—D'autant plus grande que nous n'avions pas le bonheur d'être connus de madame la marquise, répliqua le Portugais ; aussi nous l'apprécions comme une chose d'un prix inestimable.

—Madame la marquise peut croire que je lui suis infiniment reconnaissant... balbutia le comte de Montgarin, dont les yeux éblouis ne quittaient pas les deux jeunes filles.

—Monsieur de Montgarin, reprenait la vieille dame, j'ai dit à madame la marquise de Coulange tout le bien que je pensais de vous ; donc, maintenant elle vous connaît.

—Vous avez sans doute beaucoup exagéré mon faible mérite, madame la marquise.

—Vous êtes modeste, monsieur, dit madame de Coulange en souriant.

—Oui, très-modeste, appuya la douairière. Ah ! la modestie est si rare aujourd'hui chez les hommes qu'on doit leur en tenir compte comme d'une vertu.

Monsieur le comte de Montgarin est un grand danseur, reprit la vieille dame ; il sera une excellente recrue pour ces demoiselles et ces jeunes femmes qui raffolent de la danse.

—C'est une mission que vous me confiez, madame, je tâcherai de la remplir de mon mieux, répondit Ludovic.

A ce moment, le marquis, qui sortait d'une salle où étaient placées plusieurs tables de jeu, s'approcha de la marquise.

—Messieurs, dit-elle, M. le marquis de Coulange.

Et elle présenta à son mari le comte de Montgarin et son compagnon.

—Messieurs, dit le marquis, nous serons heureux de vous compter au nombre de nos amis.

—Mon fils, ma fille, reprit la marquise, en désignant l'un après l'autre Eugène et Maximilienne.

Le comte de Montgarin sentit comme une flamme traverser son cœur. La présentation était faite dans toutes les règles. José et Ludovic saluèrent et s'éloignèrent.

—Eh bien, ma chère marquise, que pensez-vous de mon protégé ? demanda madame de Neuville.

—Mais il est fort bien, ce jeune homme.

—N'est-ce pas ? je suis enchantée de savoir qu'il vous plaît.

José Basco et le comte de Montgarin étaient sortis du salon. Ils causaient tout bas dans une pièce contiguë où ils se trouvaient presque seuls, tout le monde s'étant porté dans le grand salon pour entendre les comédiens qui venaient de paraître sur la scène.

—Mon cher comte, dit José, vous avez l'air soucieux.

—Soucieux, non, mais étourdi, ébloui ; je suis sous le coup d'un charme étrange qui ressemble au vertige.

—Et c'est le doux regard de mademoiselle de Coulange qui a produit cet effet-là ?

—Ah ! mon cher de Rogas, quelle ravissante jeune fille ! Je suis dans l'enivrement. Avant de la connaître, d'après ce que vous m'aviez dit d'elle, je l'aimais déjà ; maintenant que je l'ai vue, que la douce lumière de ses beaux yeux a pénétré tout mon être, jugez dans quel état se trouve mon cœur... Tenez, de Rogas, je n'ai plus qu'une crainte, une seule...

—Quelle est cette crainte, mon cher comte ?

—Que vous ne réussissiez pas dans votre entreprise. De Rogas, il faut que j'épouse mademoiselle de Coulange.

—Hé ! vous l'épouserez ! N'est-ce pas pour cela que je travaille ?

—Écoutez, de Rogas, je ne connais, je ne recule jamais devant rien ; si vous vous trompiez dans vos combinaisons, si mademoiselle de Coulange m'était refusée, si un autre plus heureux que moi... De Rogas, tout à l'heure il y avait près d'elle un jeune homme, il la dévorait des yeux... J'en suis sûr, de Rogas, celui-là l'aime.

—Tant pis pour lui. Rassurez-vous, mon cher Ludovic, si vous avez un rival et qu'il nous gêne, nous l'éloignerons. Alors, reprenez votre calme et soyez complètement maître de vous ; ce soir vous devez être superbe. Amusez-vous et ne songez qu'à plaire à mademoiselle Maximilienne, en vous rappelant que je suis là et que je veille.

Il s'éloigna de quelques pas et, revenant aussitôt :

—Encore un mot, dit-il. La marquise de Neuville a été parfaite, ne la négligez pas, elle peut faire beaucoup pour nous et il nous faut tirer parti de son engouement.

XIX

Le bal était très animé. Quadrilles, valse, polkas, mazurkas se succédaient et les jambes ne se lassaient point. Pendant que ceux-ci — les jeunes — dansaient et s'en donnaient à cœur joie, les hommes d'un âge mûr entouraient les tables de jeu. D'autres encore, les graves personnages, formaient des groupes et causaient. Beaucoup de personnes circulaient dans les salons et la galerie du buffet qui était souvent encombrée.

José Basco allait et venait. Il observait tout, rien ne lui échappait. Un nuage ne pouvait passer sur le front de la marquise sans qu'il le vit ; il cherchait à deviner ses pensées dans son regard et même dans son sourire.

L'orchestre jouait une valse de Strauss. Le comte de Montgarin et mademoiselle de Coulange valsaient ensemble. La marquise de Neuville les suivait des yeux à travers le tourbillon de la valse dans une sorte de ravissement.

Soudain, une voix murmura à son oreille :

—Un joli couple, n'est-ce pas, madame la marquise ?

—Ah ! c'est vous, monsieur de Rogas ; oui, vraiment, ils sont charmants, répondit-elle.

Quelle légèreté, quelle souplesse, quelle aisance ! A la bonne heure, c'est comme cela qu'il faut valser. Je dis comme vous, monsieur le comte, c'est un joli couple ; ils sont vraiment beaux tous les deux. Voyez, comte, voyez donc comme ils se regardent, comme leurs yeux pétillent !... Il chuchote quelques mots à son oreille, elle sourit... Comte, je suis sûr qu'il vient de lui faire un compliment.

A ce moment, José sentit qu'on le touchait légèrement à l'épaule. Il se retourna brusquement et se trouva en face du comte de Sisterne. L'amiral avait le sourire sur les lèvres. Les yeux étonnés du Portugais devinrent interrogatifs.

—Je voudrais vous demander quelque chose, lui dit l'amiral.

—Je suis à vos ordres, monsieur, de quoi s'agit-il ?

—Je dois vous dire, d'abord, qui je suis ; mon nom ne vous est peut-être pas inconnu ; vous avez dû l'entendre prononcer quelquefois dans votre pays : je suis l'amiral de Sisterne.

José salua respectueusement.

—Votre nom, monsieur l'amiral, répondit-il, est connu dans toutes les parties du monde comme en France. Je suis heureux et honoré de me trouver en présence d'une des grandes illustrations de la marine française.

—Si vous le voulez bien, monsieur de Rogas, reprit l'amiral, nous sortirons du salon et nous chercherons un endroit où nous pourrions causer un instant sans être dérangés.

José s'inclina et suivit le comte de Sisterne. Il sentait naître en lui une vague inquiétude.

Après avoir traversé une grande pièce, les deux hommes pénétrèrent dans une chambre où, pour le moment, il n'y avait personne.

—Ici, nous sommes un peu plus loin du bruit, dit l'amiral. Monsieur de Rogas, vous êtes Portugais, m'a-t-on dit ?

—Oui, monsieur.

—Et vous êtes parent de ce jeune homme, le comte de Montgarin, qui s'est fait fort remarquer par son élégance et ses bonnes manières ?

—Oui, monsieur, son petit-cousin, par sa mère, qui descend d'une vieille famille espagnole, laquelle a, dans le temps, contracté plusieurs alliances en Portugal. Monsieur l'amiral veut-il me dire pourquoi il m'adresse ces questions ?

—Certainement. Mais permettez-moi de vous en adresser une nouvelle. Est-ce qu'il y a, en Portugal, plusieurs familles de Rogas ?

José Basco tressaillit. Mais se raidissant contre son émotion, il répondit avec assurance :

—Une seule, monsieur le comte, la mienne.

—C'est singulier, murmura l'amiral.

L'inquiétude de José augmentait, il était comme sur des charbons ardents ; le sang lui montait à la tête et bourdonnait dans ses oreilles.

—Quand vous êtes arrivé, reprit M. de Sisterne, je me trouvais à l'entrée du salon, non loin de madame la marquise de Coulange. Quand le domestique vous a annoncé, j'ai éprouvé une vive émotion...

José fit un mouvement brusque. Son malaise augmentait.

—Vous allez comprendre, continua l'amiral : J'ai eu quelques amis dans ma vie ; parmi eux il en est un pour lequel j'avais une très-profonde affection. Nous nous étions rencontrés, la première fois, dans un combat que Portugais et Français réunis pour la circonstance, furent obligés de livrer à une peuplade sauvage sur la plage d'une île océanienne. Ah ! c'était un vaillant, monsieur, une riche nature, franche et loyale, un noble cœur !...

Nous nous sommes revus souvent et quand, en mer, nos pavillons se rencontraient, nous ne passions pas sans échanger un salut fra-